

LE BULLETIN

DES

RECHERCHES HISTORIQUES

VOL. XLVII

LEVIS, SEPTEMBRE 1941

No 9

PRÊTRES SÉCULIERS ET RELIGIEUX QUI ONT EXERCÉ LE MINISTÈRE EN CANADA (1680-1690)

1680

Séculiers.—*Paul Vachon*. Baptisé à Québec le 9 novembre 1656, fils de Paul Vachon et de Marguerite Langlois. Reçoit la tonsure et les ordres mineurs le 12 décembre 1677; le sous-diaconat le 18 décembre 1677; le diaconat le 17 septembre 1678; ordonné le 21 décembre 1680. Missionnaire au Cap Saint-Ignace et sur la rive sud du fleuve en bas de Québec (1682-1683); à Batiscan et à Sainte-Anne-de-la-Pérade (1683-1684); chanoine de la cathédrale (1684); curé du Cap-de-la-Madeleine (1685-1729) où il décède le 7 mars 1729.

Jean Pinguet. Baptisé à Québec le 8 décembre 1655, fils de Noël Pinguet et de Marie-Madeleine Dupont. Reçoit la tonsure et les ordres mineurs le 12 décembre 1677; le sous-diaconat, le 18 décembre 1677; le diaconat, le 17 septembre 1678; ordonné le 21 décembre 1680. Chanoine de la cathédrale (1684). Missionnaire à la Pointe-aux-Trembles et à Saint-Augustin (1681-1685); à Saint-Joseph de Lévis (1685-1689); au Cap Saint-Ignace (1690-1692); à Saint-Pierre, I. O. un mois en 1693; au Séminaire de Québec (1693-1698); desservant à Beaumont (1698-1704); de nouveau au Séminaire (1704-1715) où il meurt le 20 mars 1715.

Pierre Permelnaud. Né en France; arrive en 1680. Desservant à Contrecoeur (1687-1689) (1690-1696); retourne en France, probablement en 1697.

Jésuite.—*Vincent Bigot*. Frère de Jacques; né à Bour-

ges, France, le 15 mai 1649. Arrive en 1680; à la résidence de Sillery (1680-1682); à la Prairie-de-la-Madeleine (1682-1683); supérieur à Sillery (1683-1690); à la mission de Saint-François-de-Sales, sur la rivière Chaudière (1690-1694); à la mission de Pentagouet, chez les Abénaquis (1694-1698); à la mission de Naürakamig, voisine de celle de Pentagouet (1698-1700); à Saint-François-du-Lac (1700-1704); supérieur de la mission canadienne à Québec (1704-1710); retourne en France et est procureur de la mission canadienne, à Paris (1713-1720); décède à Paris le 7 septembre 1720. *De Roch*, v. III, pp. 226, 377, 406; *Thwaites*, v. LXII, p. 271.

Récollet.—*Luc Filiastre*. Né en Normandie, missionnaire aux Trois-Rivières (1680-1681); puis réside à Québec (1681-1693); curé aux Trois-Rivières (1693-1697) (1699-1702); décède à Québec le 15 septembre 1721, à l'âge de 75 ans.

Anastase Douai. Né au Quesnoy, en Hainaut; accompagne de LaSalle dans ses expéditions sur le Mississipi en 1680 et 1684; revient à Québec avec les abbés Cavelier de la Salle et de Chefdeville après la mort de la Salle, et de là passe en France (1688). Revient en Louisiane avec d'Iberville en 1699.

1681

Sulpicien.—*François Vachon de Belmont*. Né en France en 1645; arrive en 1680, diacre; est ordonné à Montréal, le 14 septembre 1681. Missionnaire chez les sauvages de la Montagne (1681-1701). Fait construire en 1684 le fort de la Montagne. (Cette mission incendiée en 1694 est transportée au Sault-au-Récollet en 1704). Supérieur des Sulpiciens, à Montréal et vicaire général du diocèse de Québec (1701-1732). Décède à Montréal le 22 mai 1732. Auteur d'une *Histoire du Canada* et d'une histoire de l'eau-de-vie au Canada.

Récollets.—*Henry le Roy*. 5ème commissaire provincial (1681-1683); retourne en France et décède à Versailles le 28 avril 1708, à l'âge de 69 ans.

François Wasson. Négocie avec le Père Chrétien Lelercq, la fondation d'un couvent à Montréal (1681), puis dessert durant six ans les Iroquois de la baie de Quinté; décède en France.

Adrien Ladan. A Québec (1681-1684); retourne en France et meurt à Montargis le 2 novembre 1722, à l'âge de 75 ans.

Maxime Leclercq. A Québec (1681-1683); accompagne de la Salle dans son expédition au Mississipi (1684); assassiné au fort Saint-Louis avec le Père Zenobre Membré.

1682

Séculier.—*Joseph de la Colombière.* Né dans l'Isère, France; frère du Père Claude de la Colombière. Entre chez les Sulpiciens et arrive en Canada en 1682. Missionnaire chez les sauvages de la Montagne, à Montréal (1682-1691); en France (1691). Quitte la Compagnie de Saint-Sulpice et revient à Québec en 1692; chanoine de la cathédrale (1692); supérieur ecclésiastique de l'Hôtel-Dieu de Québec (1694-1699); confesseur des religieuses de l'Hôpital-Général (1693-1697); vicaire général du diocèse (1698). Réside à Montréal, chez les Frères Charons (1699-1700). Conseiller-clerc au Conseil supérieur, à Québec (1703); en France (1705-1707). De nouveau à Québec où il continue à remplir la charge de vicaire-général en même temps qu'il est archidiacre du Chapitre, confesseur des religieuses de l'Hôtel-Dieu (1707-1723); grand chantre du Chapitre en 1723. Décède à l'Hôtel-Dieu de Québec le 18 juillet 1723. Voir: M^{sr} Amédée Gosselin: *Essai biographique de l'abbé Joseph de la Colombière.* Mémoires de la Société Royale du Canada, 3^e série, tome XXIX (1935), section I, p. 87.

Récollets.—*Emmanuel Jumeau.* Arrive probablement en 1682. Missionnaire à Percé (1682-1687); à la Rivière-Ouelle et à Sainte-Anne-de-la-Pocatière (1688-1690). Retourne en France en cette dernière année.

Joseph Denis. Baptisé aux Trois-Rivières, le 7 novembre 1657, fils de Pierre Denis et de Catherine LeNeuf. Premier récollet canadien; ordonné en France, probablement en 1682. Missionnaire à Percé (1683-1689); à Plaisance (Terre-Neuve) (1689-1692); à Montréal (1692-1696). Gardien à Québec (1696-1699); en France (1699). 9^e et 11^e Commissaire-provincial (1695-1698) (1701-1704); missionnaire sur la rive sud du fleuve, au Cap Saint-Ignace (1706-1707). En France (1708); aux Trois-Rivières (1709-1717). En France

(1717-1722); à l'île Royale (1722-1723); à Québec (1723-1727); vicaire général de l'évêque de Québec, à Louisbourg (1727-1728); à Québec (1729-1736) où il décède le 28 janvier 1736, à l'âge de 78 ans. Biographie par le R. Père Hugolin, o.f.m 2 vols in-8° 1926.

1683

Séculiers.—*Jean-François Buisson de Saint-Cosme*. Baptisé à Québec le 26 novembre 1660, fils de Gervais Buisson de Saint-Cosme et de Marie Lereau. Reçoit la tonsure à Québec le 27 septembre 1682; les ordres mineurs, le 3 avril 1683; le sous-diaconat, le 20 novembre; le diaconat, 28 novembre et est ordonné le 30 novembre 1683. Chanoine de la cathédrale en 1689. Aumônier de l'Hôtel-Dieu de Québec (1684-1685); procureur au Séminaire (1684-1710). Desservant à Sorel, de novembre 1687 à mai 1689. Décède à Québec le 15 mai 1712. Voir: *Bulletin des Recherches Historiques*, v. 30, p. 195.

Jean Guyon. Baptisé à Québec le 5 octobre 1659, fils de Simon Guyon et de Louise Racine. Reçoit la tonsure et les ordres mineurs le 12 décembre 1677; le sous-diaconat, le 27 septembre 1682; le diaconat, le 3 avril 1683; est ordonné le 21 novembre 1683. Nommé chanoine de la cathédrale en 1684. Accompagne M^{er} de Laval en France à l'automne de 1684 et meurt à Paris le 10 janvier 1687.

Jésuite.—*Henri-Joseph Gassot*. Né à Bourges, France, le 2 décembre 1650; arrive en 1683. Missionnaire à Sillery où il s'occupe des Abénaquis réfugiés, décédé à Québec le 12 décembre 1685; (1683-1685). *Thwaites*, v. LXII, p. 276.

Récollet.—*Simon Gérard de la Place*. A Québec (1683-1687); à Percé (1687-1693); à Médoctec sur la rivière Saint-Jean (1693). Mort à sa mission, le 1^{er} janvier 1699, à l'âge de 41 ans.

1684

Séculiers.—*Etienne Boullard*. Né en France en 1658; arrive en 1684. Curé en titre de Beauport (1684-1719). Chanoine de la cathédrale (1700-1733); desservant à Batiscan

(1700-1701); retiré au séminaire de Québec (1719-1724) et supérieur (1724-1727); curé de la cathédrale (1725-1733); vicaire capitulaire après la mort de M^{gr} de Saint-Vallier (1727-1728). Agrégé au Séminaire en 1692. Décède à l'Hôtel-Dieu de Québec le 28 septembre 1733.

Paul Sennemaud. Né en France; arrive en 1684. Missionnaire au Cap Saint-Ignace et sur la rive sud du fleuve entre Saint-Thomas et Kamouraska (1685); desservant à Contrecoeur, à Saint-Ours et à Verchères (1685-1687). Retourne en France probablement en 1690.

Nicolas DuBos. Né en France, à Saint-Gilles d'Abbeville, fils de Nicolas et de Antonia Caron; arrive à Québec en 1684. Reçoit les ordres mineurs, le 4 novembre 1684; le sous-diaconat le 5; le diaconat le 11 et est ordonné le 12 novembre 1684. Desservant à Charlesbourg (1684-1690); malade et retiré au séminaire de Québec (1690). Secrétaire du chapitre depuis 1684; chanoine et grand pénitencier le 14 août 1698. Décède à Québec le 3 mai 1699.

Sulpiciens.—*M. d'Estimauville*. Accompagne M. Cavalier de la Salle dans son expédition au Mississipi en 1684; l'abandonne et retourne en France en 1685.

M. de Chefdeville. Accompagne M. Cavalier de LaSalle dans son expédition au Mississipi en 1684. Revient à Québec avec l'abbé Jean Cavalier de la Salle et le Père Anastase Douai en 1688, et retourne en France.

Récollet.—*Ambroise Pellerin*. Baptisé aux Trois-Rivières le 10 juillet 1656 sous le nom de Pierre; fils de Pierre Pellerin et de Louise Mousseau. Ordonné en France, on le voit missionnaire à Saint-Joseph de Lévis (1684); aux Trois-Rivières (1686-1687); à Champlain (1688-1689). Retourne en France vers 1705 et meurt à Paris le 18 décembre 1708, à l'âge de 52 ans.

1685

Séculiers.—*M^{gr} Jean-Baptiste de la Croix Chevreière de Saint-Vallier*. Né à Grenoble le 14 novembre 1653; ordonné en 1675. Vient en Canada en 1685, comme vicaire général de M^{gr} de Laval et fait la visite de tout le diocèse. Sacré à Paris

le 25 janvier 1688, comme deuxième évêque de Québec. Arrive à Québec le 15 août 1688; visite Terre-Neuve et l'Acadie en 1689. En France (1691-1692); fonde l'Hôpital général de Québec en 1693. En France (1694-1697); fonde le monastère des Ursulines, aux Trois-Rivières en 1697. En France et voyage à Rome (1700-1704); prisonnier en Angleterre (1704-1709); retourne en France et retenu par le roi (1709-1713); revient en Canada en 1713; prend ses appartements à l'Hôpital général et y demeure jusqu'à sa mort le 26 décembre 1727.

Jean Foucques. Né en France, au diocèse d'Abbeville; arrive avec M^{re} de Saint-Vallier en 1685, n'étant que diacre; ordonné le 30 novembre 1688. Nommé chanoine de la cathédrale le 30 décembre 1688. Retourne en France en 1693 et donne sa démission de chanoine, étant à Abbeville (15 mai 1694). Meurt en France après 1695.

Jésuites.—*Claude Aveneau*. Né à Laval, France, le 25 décembre 1650; arrive en 1685. Missionnaire chez les Outaouais (1685-1690); à la résidence Saint-Joseph, chez les Miamis (1690-1710). A Québec où il décède le 14 septembre 1711. *De Roch*, v. III, p. 383; *Thwaites*, v. LXIII, p. 302.

François Chicart. Né à Rodez le 25 septembre 1643. Arrive en 1685; professeur de grammaire et de rhétorique au Collège de Québec (1686-1688); missionnaire à Sillery (1689-1690); à Québec où il décède le 21 février 1696. *De Roch*, v. III, p. 370; *Thwaites*, vol. LXXI, p. 156.

Jacques Grazier. Né à Moulins, France, le 17 mai 1651; arrive en 1685. Missionnaire à Sillery (1685-1686); chez les Outaouais, à Michillimakinac (1686-1688); supérieur de la mission des Illinois, à Kaskakia, où il succède au Père Allouez (1688-1695); à Mackinac (1695-1698); de nouveau chez les Illinois (1698-1705); à Mobile, Louisiane (1705); en France (1706-1708); encore chez les Illinois, à Kaskakia, où il décède en février 1708. *De Roch*, v. III, p. 479; *Thwaites*, v. LXV, p. 264.

Sulpiciens.—*Louis Geoffroy*. Né à Paris vers 1661; arrive avec M^{re} de Saint-Vallier en 1685. Missionnaire en Acadie et assistant de M. Louis Petit, à Port-Royal (1686-1691); curé de la Prairie-de-la-Madeleine (1692-1695). En France

(1695-1697) ; curé à Champlain (1697-1703) ; nommé vicaire général en 1697 ; curé de Contrecoeur (1703-1704), avec desserte de Sorel (1704) ; décède à Québec en mars 1707. Grand constructeur d'églises.

Antoine Mossu. Né à Lausanne, Suisse ; s'embarque avec M^{re} de Saint-Vallier en 1685 et meurt pendant la traversée.

Jean Bergier. Né en France, s'embarque avec M^{re} de Saint-Vallier en 1685. Arrive malade à Québec et décède à l'Hôtel-Dieu le 25 août 1685.

1686

Séculier.—*Edouard Guillot-Resche.* Ce prêtre sur le compte duquel on ne possède aucun autre renseignement est mentionné au répertoire de M^{re} Tanguay (p. 62) comme étant venu de France en 1684, et y étant retourné en 1687.

Sulpiciens.—*César Vaillant de Myardouin.* Né en France ; arrive en 1686. Missionnaire chez les sauvages de la Montagne (1686-1692) ; retourne en France et décède en octobre 1705.

Pierre-Rodolphe Guibert de la Soudraye. Né en France ; arrive en 1686. Desservant à Boucherville (1688-1711) (1714-1716) ; décède le 17 mai 1721.

Récollets.—*Nicolas Cadart.* Missionnaire à la Rivière-Ouelle et au Cap Saint-Ignace (1686-1688) ; décède à Québec le 11 décembre 1688.

Elie Hendrix ou Andry. Arrive en 1686 ; missionnaire à Saint-Jean, I.O. (1686) ; au Cap Saint-Ignace en 1688 ; retourne en France, et meurt à Saint-Germain-en-Laye le 8 janvier 1709, à l'âge de 56 ans.

Séraphin Georgesne. 7^e commissaire-provincial (1686-1689) ; retourne en France en 1690 et meurt à Paris le 27 août, à l'âge de 46 ans.

Jésuites.—*Gaspard Dupuy.* Né à Lyon le 8 mai 1650 ; part pour le Canada en 1686, et meurt durant la traversée. *Thwaites*, v. LXXI, p. 156.

Joseph-Jacques Marest. Né dans le diocèse de Chartres le 16 mars 1653 ; arrive en 1686. Missionnaire à Sillery (1686-1688) ; à Michillimakinac et chez les Sioux (1688-1714) ; dé-

cède à Montréal en octobre 1725. *De Roch*, v. III, p. 480; *Thwaites*, v. LXXI, p. 338.

1687

Jésuites.—*Jean Viguier*. Né à Saint-Flour, France, le 20 mars 1652; arrive en 1687. Desservant à Sillery (1687-1699); retourne en France en 1699 et décède à Billom le 24 avril 1713. *De Roch*, v. III, p. 357; *Thwaites*, v. LXXI, p. 197.

Joseph Germain. Né en Auvergne le 3 janvier 1633; arrive en 1687. Professeur de théologie au collège de Québec (1687-1710); supérieur de la mission canadienne (1710-1715); décède à Québec en février 1722. *Thwaites*, v. LXVI, p. 323.

Sulpicien.—*Robert-Michel Gay*. Né au diocèse d'Autun; arrive en 1687. Missionnaire des sauvages à la Montagne, puis au Sault-au-Récollet (1687-1721). Décède le 25 juillet 1725 à l'âge de 62 ans.

1688

Séculiers.—*Joseph-Henri Tremblay*. Né en France en 1665; arrive en 1687; reçoit le diaconat le 13 novembre, et est ordonné le 18 décembre 1688. Desservant à Saint-Pierre et à Saint-Laurent, I.O. (1689-1692); procureur du séminaire de Québec, à Paris (1692-1740), où il décède le 9 juillet 1740.

Pierre-Germain Chabot. Né en France; arrive en 1688. Desservant à Saint-Jean, I. O. (1688-1690); retourne en France en 1691.

Gaspard Dufournel. Né en France en 1662; arrive en 1688. Fait une mission au Cap-Saint-Ignace au mois de septembre 1688. Desservant à Champlain et à Batiscan (1688-1692); curé de l'Ange-Gardien de Montmorency pendant 63 ans, de 1694 à 1757; décède le 30 mars 1757.

Abel Maudoux. Né en France en 1664; arrive en 1688. Assistant aux Trois-Rivières (1689-1692); curé en titre aux Trois-Rivières avec desserte de la Baie-du-Febvre (1692-

1693); curé de Port-Royal, en Acadie (1693-1702); rappelé en France en 1702.

André-Louis de Merlac. Né en France; arrive en 1688. Nommé vicaire général du diocèse de Québec le 14 mai 1689; supérieur des communautés religieuses de la ville en 1690. Chanoine et grand chantre du Chapitre le 28 août 1692; aumônier de l'Hôtel-Dieu de Québec (1691-1694). Retourne en France en 1694 et donne sa démission de chanoine le 2 février 1698. Demeure à Paris au petit séminaire de Saint-Magloire.

Jésuites.—*Bonaventure Favre.* Né à Troyes, France, le 10 février 1655; arrive en 1688; missionnaire au lac Saint-Jean, à Nékouba, à Metabetchouan et à Chicoutimi. Décède à Québec le 6 décembre 1701. *Thwaites*, v. LXXI, p. 157.

François Fontenay. Né en France le 30 août 1652. Arrive en 1688 et retourne en France en 1689. *Thwaites*, v. LXXI, p. 157

Sulpiciens.—*Jean Beaudoin.* Né à Nantes, France, en 1662; arrive en 1688. Avec M. Trouvé, à Port-Royal (1688-1689); desservant à Beaubassin (1689-1693). A Québec (1693-1694); en France (1694-1696); aumônier de l'expédition d'Iberville, à Terre-Neuve (1696-1697); de nouveau à Beaubassin où il meurt dans l'été de 1698.

Louis-François de la Faye. Né en France; arrive sous-diacre en 1684; reçoit le diaconat à Québec le 19 septembre et est ordonné le 26 septembre 1688. Desservant au haut de l'île de Montréal (Sainte-Anne-de-Bellevue) (1691-1692); à la Prairie-de-la-Madeleine (1695-1702); à Sorel (1704); à Contrecoeur (1704-1724); à la Longue-Pointe de Montréal (1724-1728); décède à Montréal le 6 juillet 1729.

Léonard Chaigneau. Né en France; arrive en 1688. Économiste au séminaire de Montréal (1688-1699); confesseur des Soeurs de la Congrégation (1691-1693). Desservant à la Pointe-aux-Trembles de Montréal (1699-1702); à la Rivière-des-Prairies (1702-1703); à Sorel (1703-1704) (1708); desservant en même temps Berthierville, l'île Dupas, Repentigny et Saint-Sulpice (1704-1708). Retiré à Montréal (1707-1711) où il décède le 23 décembre 1711.

Récollets.—*Louis Aubert ou Ober.* Missionnaire au Cap-

Saint-Ignace et à l'Islet (1688-1689); retourne en France et meurt à Versailles en novembre 1732.

Ludovic Evrard. Né en France il était à Québec en 1688; desservant à Repentigny (1690-1691). Décède à Nevers, France, le 23 février 1731.

1689

Séculiers.—*Alexandre Doucet*. Né en France en 1663, fils de Jacques Doucet et de Marie Pinet, du diocèse de Paris. Arrive à Québec à l'âge de 16 ans, probablement en 1681. Reçoit la tonsure et les ordres mineurs le 22 août 1688; le sous-diaconat le 30 novembre; le diaconat le 18 décembre, et est ordonné le 5 mars 1689. Desservant à Sorel en 1689; curé de Charlesbourg (1690-1700); (nommé officiellement le 11 octobre 1690); construit le presbytère (1691) et l'église de cette paroisse (1695-1697). Décède à l'Hôtel-Dieu de Québec le 17 décembre 1700 et est inhumé à Charlesbourg. Voir: *Bulletin des Recherches Historiques*, v. 35, p. 720.

Nicolas Foucault. Né en France en 1664; arrive en 1688; reçoit le sous-diaconat, à Québec le 30 novembre 1688; le diaconat le 5 mars 1689; est ordonné le 3 décembre 1689. Missionnaire à Contrecoeur (1689-1690); curé en titre de Batiscan (1693-1700) et desservant de Champlain en 1692. Missionnaire chez les Tamarois (1700), où il est assassiné au mois d'octobre 1702. *Thwaites*, v. LXV, p. 269.

Godefroy-Théodore d'Herbery. Né à Cologne, en Allemagne; arrive en 1688. Reçoit le sous-diaconat, à Québec, le 30 novembre 1688; le diaconat, le 5 mars 1689; est ordonné le 3 décembre 1689. Curé de Saint-Jean, I.O. et desservant à Saint-Pierre et à Saint-Laurent (1690-1692); curé à Sainte-Anne-de-Beaupré (1692-1698); retourne en Allemagne en 1699; retiré au diocèse de Toul en 1700, y exerce encore le ministère en 1702. *Archives du Séminaire de Québec*. Lettre M. numéro 263, p. 6.

Philippe Boucher. Baptisé aux Trois-Rivières, le 19 décembre 1665, fils de Pierre Boucher et de Jeanne Crevier. Reçoit la tonsure le 3 avril 1683; le sous-diaconat, le 30 novembre 1688; le diaconat, le 5 mars 1689; est ordonné le 26 mars 1689.

Desservant au Cap-Saint-Ignace (1689-1690); malade et retiré au séminaire de Québec (1690); nommé curé en titre de Saint-Joseph de Lévis le 18 septembre 1694, y reste jusqu'à sa mort arrivée le 8 avril 1721. Voir: *Revue Canadienne*, 1901, p. 337.

Charles Gricourt. Du diocèse d'Amiens. Reçoit la tonsure le 2 février 1689 et retourne en France en 1690, sans être ordonné. Procureur du Séminaire de Québec, à Paris (1690-1691); décède le 14 août 1691. *Archives du Séminaire de Québec*. Lettre M, numéro 12, p. 4.

Jésuite.—*Sébastien Rasle*. Né dans la Franche-Comté le 4 janvier 1657; arrive en 1689. Missionnaire chez les Abénaquis à la mission de Saint-François-de-Sales (1689-1691); chez les Illinois (1691-1693); chez les Abénaquis, dans le Maine, fonde la mission de Naransouak (Norridgewook), sur la rivière Kénébec et y est assassiné le 23 août 1723. *De Roch*, v. III, p. 469; *Thwaites*, v. LXVI, p. 346.

Récollet.—*Hyacinthe Perrault*. Né en France; 8^e commissaire-provincial en Canada de 1689 à 1695. Retourne en France et décède à Paris, le 26 avril 1700, à l'âge de 46 ans.

1690

Séculiers.—*Jean-François Buisson de Saint-Cosme*. Baptisé à Québec le 6 février 1667, fils de Michel Buisson et de Suzanne de Licerace. Reçoit la tonsure le 22 août 1689; ordonné en 1690. Curé des Mines en Acadie (1692-1698); missionnaire chez les Tamarois (1698-1706) où il est assassiné en 1706.

Antoine Davion. Né à Saint-Omer en France, arrive probablement en 1690. Curé à Saint-Jean, I.O. et desservant à Saint-François (1692-1698); missionnaire chez les Tamarois (1698-1704); en repos à Mobile (Louisiane) (1704); de nouveau chez les Tamarois (Tonicas) (1704-1721); à la Nouvelle-Orléans et a des démêlés avec les Capucins (1722-1725); passe en France (1725) et décède à Paris le 8 avril 1726.

Jean-Bernard de Requeyleyne. Né en France en 1660; arrive en 1690. Premier curé de la Rivière-Ouelle (1694-

1718); malade et retiré à Québec où il décède le 12 juillet 1724.

Jésuites.—*Michel Germain de Couvert*. Né en Normandie au diocèse de Bayeux; arrive en 1690. A Québec (1690-1691); chez les Hurons à l'Ancienne-Lorette avec le Père Chaumonot (1691-1710); retiré à Québec où il décède en octobre 1715. *De Roch*, v. III, pp. 247 et 393; *Thwaites*, v. LXIV, p. 274.

Jacques-Philippe Bunon. Né à Rome; arrive en 1690, encore scholastique enseigne la grammaire au Collège de Québec et retourne en France en 1696. *De Roch*, v. III, p. 368; *Thwaites*, v. LXXI, p. 157.

Sulpiciens.—*Henri-Antoine Mériel de Meulan*. Né au diocèse de Chartres; arrive en juillet 1690. Aumônier à l'Hôtel-Dieu de Montréal. Décède le 12 janvier 1713, à l'âge de 52 ans.

Antoine-Amable de Valens. Né au diocèse de Clermont; arrive en juillet 1690. Confesseur des Soeurs de la Congrégation (1693-1714); économe au Séminaire; décède à Montréal le 14 septembre 1714.

Récollets.—*Thierry Poncet*. Né en France; reçoit les ordres mineurs à Québec le 3 décembre 1689; le sous-diaconat, le 2 février 1690; est ordonné le 26 novembre 1690. Missionnaire aux Trois-Rivières (1693-1695). Décède en Canada le 30 novembre 1699, à l'âge de 38 ans. Est inscrit aux registres de l'archevêché de Québec, sous le nom de Thomas. *Registre A*, pp. 281-282.

Martin Gaudry. Né en France. A Québec en 1690, il fait un baptême au Cap Santé en 1691.

ABBÉ IVANHOË CARON

ERRATUM

Page 251 (vol. XLVII) du *Bulletin* (première ligne), au lieu de: "sir Austen Chamberlain, plus tard premier ministre", il faut lire "Sir Austen Chamberlain, frère de sir Neville Chamberlain, plus tard premier ministre. . ."

LES DEMEURES DE DENIS-BENJAMIN VIGER

Il y a quelques mois, des Montréalais d'âge "avancé" assistaient par hasard à la démolition d'une série de maisons, côté nord de la rue Notre-Dame et quelque peu à l'est de la rue Bonsecours. A coups de pics et de barres de fer on faisait crouler laborieusement de beaux murs de pierres de taille, datant de cent ans. Les habitations qu'on rasait avaient été construites avec soin pour la haute bourgeoisie et les matériaux étaient encore en bon état. Les spectateurs, peine dans l'âme, ne pouvaient oublier qu'en l'une de ces demeures, l'éminent Denis-Benjamin Viger avait vécu les dernières années d'une longue et honorable existence. Surgirent alors des souvenirs de lecture et de traditions.

* * *

Sur ce fils illustre de Montréal d'excellents historiens ont dit les qualités d'homme d'état et "la large place qu'il occupe dans nos annales parlementaires". Des biographes ont récité les principaux événements de sa brillante vie publique. S'écrira-t-il, un jour, un ouvrage complet sur Denis-Benjamin Viger? C'est à souhaiter. En attendant, compilons quelques faits les uns inclus incidemment dans divers ouvrages ou journaux, les autres non encore signalés.

* * *

Le 30 juin 1772, Denis Viger, entrepreneur-menuisier de Montréal, âgé de 31 ans, épousait à Saint-Denis-sur-Richelieu, Charlotte-Périnne Cherrier, fille d'un notaire marquant. Ce fut grande cérémonie, dit-on, et treize parents et amis apposèrent leur signature au bas de l'acte (1).

Par ce mariage, l'entrepreneur Viger devenait allié aux familles Papineau, Cherrier, Lartigue, qui toutes devaient tenir rang dans notre vie nationale.

Le nouveau couple demeurait à l'encoignure nord-est des rues Saint-Paul et Saint-Vincent, et c'est là que naquit le 19 août 1774, Denis-Benjamin Viger. Il grandit donc à quelques

(1) Allaire, *Histoire de St-Denis-sur-Richelieu*, p. 79.

pas de la demeure de son oncle, le chirurgien Lartigue (2) ; à quelques pas aussi du collège de Montréal, alors dans l'ancien château de Vaudreuil, sis au bas de la place Jacques-Cartier.

C'est dans cette institution qu'il fit ses études et l'on constate que l'écolier Denis-Benjamin, de 1783 à 1790 mérita fréquemment des prix et des accessits. Ses quatre dernières années furent les plus brillantes (3). En 1790, il suivit, avec son cousin Lartigue qui devait être évêque, le premier cours de philosophie donné à Montréal (4).

Avec l'année 1792, il abordait à la fois l'étude du droit et le journalisme, car ce fut alors que parut le premier article de celui qui mérita le titre de père de la presse canadienne-française, à Montréal. " Cet écrit parut dans la *Gazette de Montréal*, journal qui dans la suite changea de langue en changeant de maîtres " (5).

Admis au barreau en 1799, il acceptait peu après comme premier clerc Pierre-Dominique DeBartzch (6).

* * *

Mil huit cent huit est une date très mémorable dans la vie de Denis-Benjamin. Elu député de Montréal-Ouest il décide de créer un foyer et pour compagne il obtient demoiselle Marie-Amable, l'une des filles de l'un des plus grands propriétaires fonciers de Montréal. C'est ainsi qu'on peut désigner Pierre Foretier qui, à la suite d'un volumineux commerce avec Jean Orillat et autres, avait placé son avoir en hypothèques et en immeubles.

Ici se présente une particularité: Jacques Viger, futur maire de Montréal et cousin de Denis-Benjamin, s'était marié le 17 novembre 1808 dans une stricte intimité. Pourquoi? Est-ce parce qu'il n'avait que 21 ans, qu'il était petit seigneur sans particule; qu'il épousait une mère de famille, âgée de 33 ans, d'authentique noblesse canadienne-française et veuve d'un haut officier anglais?

(2) *Cahier des Dix* n° 3, p. 149.

(3) *Annuaire de V.-M.*, I, pp. 269-272.

(4) Max Bibaud, *Panthéon canadien* (1856), p. 297.

(5) Joseph Royal, dans l'*Ordre*, du 27 février 1861.

(6) Greffe Barron, 28 mars 1800. C'est le tuteur du jeune homme qui fait faire l'engagement. Les autres clercs furent C.-S. Cherrier et A.-N. Morin. Le choix était heureux.

Quatre jours plus tard, le 21 novembre 1808, Denis-Benjamin Viger faisait bénir son mariage avec plus d'éclat. Le futur avait 34 ans et la future 30 ans. A la messe nuptiale assistèrent le père de l'épousée, Pierre Foretier, lieutenant-colonel du 3^e bataillon de milice, seigneur du fief Closse, du fief de l'île Bizard, etc., puis les sieurs Louis-Joseph Papineau, Louis-Michel Viger, P.-D. Debartzch, J.-M. Mondelet, Hughes Heney, Thomas Barron, Louis Guy, Joseph Périnault, l'abbé J.-J. Lartigue et autres. Notons encore ceci : ce même 21 novembre, quinze mariages furent célébrés dans la vieille église de Notre-Dame. L'approche de l'Avent hâta sans doute les alliances.

Où les nouveaux époux logèrent-ils ? Ils pouvaient choisir entre les nombreuses maisons appartenant à leurs parents. Supposons qu'ils acceptèrent de vivre avec dame Denis Viger, veuve depuis 1805. Toutefois ils demeureraient ailleurs lorsque dame veuve Viger décida de faire le partage de ses biens en 1814. Déjà son fils habitait la maison peinte en jaune qui se trouvait sur la terre de Denis Viger, père. Cette terre bornée au sud par la citadelle, c'est-à-dire où est maintenant la gare Viger, s'allongeait au delà de la rue Sherbrooke. On a dit que la maison était au nord de la rue Dubord (avenue Viger) (7). Ce qui paraît confirmer cela, c'est qu'au mois d'octobre 1827, D.-B. Viger loue à l'honorable George Pike, juge de la Cour du Banc du Roi, une maison à deux étages, celui du rez-de-chaussée en pierre et le deuxième en bois, lambrissée et *peinte en jaune* (8). D'après un plan de l'époque, cette maison se trouvait entre les rues St-Denis et Berri, vers la rue Dorchester. Pourquoi la quittait-il ? Prévoyait-il que dans quelques semaines, à l'hiver de 1828, il serait l'un des trois délégués (Viger, Neilson et Cuvillier) chargés d'aller soumettre au gouvernement impérial, les griefs des Canadiens français ?

M. Viger semble être de retour au pays en 1830, alors qu'il est nommé au Conseil législatif. L'année suivante 1831, il repart pour l'Angleterre où il doit " soutenir les accusations que portaient les Canadiens contre le procureur général Stuart ". L'honorable Viger gagna " sa cause après deux an-

(7) Berthelot, *Le bon vieux temps*, II, p. 12.

(8) Greffe Mondelet, 31 octobre 1827.

nées de lutte". Dans l'intervalle il visite la France et l'Italie avec son secrétaire, le futur historien Garneau.

L'homme politique avait fini ses grands voyages. Il avait acquis une maison en pierre, rue Notre-Dame, près Bonsecours, voisine d'une appartenant à la baronne Grant. Comme elle ne lui plaisait pas, il la loue en avril 1835 à Joseph Augier, restaurateur français. Toutefois, il aimait le quartier, car au mois d'octobre 1836, il achetait de l'honorable juge Jean-Roch Rolland la demeure qu'il conservera jusqu'à son décès. A cette maison en pierre attenaient un jardin, une cour, une remise, une écurie et une glacière. Elle s'élevait à l'est de l'immeuble qui fut le second Donegana, puis l'Hôpital Notre-Dame (9).

C'est là que Madame Viger, née Marie-Amable Foretier, succomba aux atteintes du choléra, le 22 juillet 1854. Agée de 75 ans, cette excellente et pieuse épouse d'un homme politique, souvent éloigné du foyer, semble volontairement avoir vécu dans l'ombre de celui dont la popularité fut très grande. De fait, que sait-on de la vie conjugale de la plupart de nos hommes d'Etat? Madame Viger, femme distinguée et compatissante, n'ayant eu qu'une fille morte en bas âge, consacra son isolement fréquent aux oeuvres de charité. On a dit d'elle qu'elle avait été "la mère des pauvres", qu'elle avait largement contribué à l'établissement de la communauté du Bon-Pasteur, rue Sherbrooke (10). Et c'est dans la crypte de cette institution qu'elle a été inhumée.

* * *

Des portraits de Denis-Benjamin Viger sont connus et acceptés comme exacts, non pas celui qui a été gravé en Europe, car il diffère tellement des autres qu'il est impossible de l'admettre ressemblant. En tous, on décèle dans la physionomie, l'indice d'un homme qui imposait le respect par la dignité et la bonté. On s'accorde à dire que le grand Viger fut un orateur sans fougue, néanmoins très écouté (11), qu'il s'exprimait avec aisance, avec courtoisie, surtout avec une conviction communicative. Il charmait dans la conversation; il aimait

(9) *Cahier des Dix*, n° 5, p. 210.

(10) M. C. Daveluy, *l'Orphelinat catholique*, p. 58.

(11) Pas toujours par les députés de langue anglaise qui l'avait surnommé "Long speech and long nose".

l'agréable compagnie et les délices d'un bon repas et nous en avons la preuve dans le fait suivant. En 1842, l'épilogue d'un procès retentissant, qui avait duré un quart de siècle, rendit M. et Mme Viger possesseurs de l'île Bizard (12). Tout aussitôt on y bâtit un petit manoir seigneurial où se rencontra fréquemment l'élite des intellectuels montréalais. Hors le temps des sessions du parlement, certains samedis, partaient en voitures à une heure de l'après-midi MM. D.-B. Viger, L.-J. Papineau, Ludger Duvernay, Labrèche-Viger, C.-S. Cherrier, D.-B. Papineau, A.-N. Morin, Raymond Fabre, Joseph Roy, Wolfred Nelson, le juge en chef Johnson et bien d'autres bons vivants et fins gourmets. Après avoir contourné la montagne, passé par Saint-Laurent et atteint Sainte-Geneviève, les excursionnistes traversaient en bac et s'installaient dans le manoir de l'île Bizard où les attendait un choix des meilleurs plats de la cuisine canadienne. Lorsque les forces étaient restaurées, commençaient entre les convives, les discussions animées, entremêlées de discours improvisés et la séance se prolongeait tard dans la soirée. Ce programme recommençait le dimanche, car on ne revenait à la ville que le lundi matin (13).

La maladie et le deuil mirent fin, en une décade, à ces réunions identiques, peut-être, à celles de l'*Ordre du bon Temps* sinon à celles de la *Fourchette Joyeuse*.

L'honorable Viger était octogénaire lorsqu'il aperçut que le terme de son existence approchait. Il dut s'aliter dès 1857 et il songea à la disposition de ses biens. Pour ce, il dicta son testament à deux reprises. La dernière fois, il ne pouvait plus signer son nom "par suite d'infirmité et de faiblesse de mains". Un mot sur ce dernier document.

L'an 1859, le 22 octobre après-midi, les notaires Joseph Bell et Antoine-O. Brousseau se rendent au domicile de l'honorable M. Viger et le trouvent "couché sur un sofa, dans une chambre ayant vue sur la rue Notre-Dame, sain de corps, esprit, jugement, mémoire et entendement".

Entre les clauses qu'il faut insérer il en est une qui attire

(12) Barthe dans ses *Souvenirs d'un demi-siècle* raconte des choses extraordinaires sur ce procès.

(13) Désiré Girouard, *Lake St. Louis*, supplément, p. 476. En plus M. De-Celles a parlé des amicales causeries qui avaient lieu les après-midis dans la librairie de Raymond Fabre, rue St-Vincent.

l'attention parce que M. Viger, comme bien d'autres, détestait le faste dans les funérailles et certaines pratiques, aujourd'hui disparues, mais remplacées par d'autres aussi coûteuses.

Voici la clause.

“ Je veux et ordonne que mes funérailles soient faites aussi simplement que possible, avec service, mais *sans mausolée ni tenture* et qu'il ne soit pas distribué de crêpes, ni gants aux personnes qui assisteront. . . enfin que mes funérailles aient lieu comme celles de mon défunt père ” . . . (14).

Malgré son désir, les obsèques ne furent pas d'une grande simplicité. A ce sujet, Joseph Royal, secrétaire du défunt, nous apprend que “ tous les Canadiens de cette ville ont rendu hommage au grand patriote. . . M^{sr} Bourget a prononcé quelques paroles touchantes en cette circonstance. . . presque tous les journaux français se sont mis en deuil. . . le jour des funérailles les trois divisions de la Cour Supérieure se sont ajournées. . . ” (15).

A l'inhumation étaient présents et signent le 18 février 1861, les honorables L.-J. Papineau, Frédéric-A. Quesnel, A.-A. Dorion, Louis-Antoine Dessaulles et MM. L.-J.-A. Papineau et Denis-H. Sénécal. Il y en avait bien d'autres qui ne signèrent pas, notamment C.-S. Cherrier.

Le défunt était mort le 13, âgé de 86 ans accomplis. Il était depuis longtemps sous les soins de Pierre-E. Picault, médecin-pharmacien de renom, qui logeait tout près et qui disait “ que cette mort avait été si douce qu'il avait pu à peine saisir le moment où le dernier souffle de la vie s'était exhalé ” (16).

* * *

Ce Viger fut une personnalité et L.-O. David assure, avec raison, qu'il “ occupe une des premières places dans notre histoire ”. Comment admettre qu'il n'a pas encore la plaque commémorative rappelant son existence aux passants? Quelqu'un dira peut-être que son patronyme reste attaché à un jardin ou “carré” très populaire et son prénom à une rue de plus en plus bruyante. Hélas! combien de gens savent que ces

(14) La distribution des crêpes aux parents et amis se faisait encore vers les 1885.

(15) *L'Ordre*, déjà cité.

(16) *Ibid.*

appellations sont à la mémoire de Denis-Benjamin Viger et à sa famille? Combien de journaux, de revues, de livres en rapportent l'honneur à Jacques Viger, l'archéologue, premier maire de Montréal, dont le rang dans l'histoire n'égale pas celui de l'homme d'État?

* * *

Détail méli-mélo. Un descendant d'une des nombreuses familles Viger nous écrivait des États-Unis, il n'y a pas longtemps, pour s'enquérir s'il était vrai qu'un sieur "Correy Viger" était mort laissant une succession vacante. Trop crédule ce correspondant avait souscrit plusieurs dollars, à un agent se disant autorisé à rechercher les héritiers, mais depuis des mois il n'en avait plus de nouvelles. A regret, nous avons dû désillusionner le pauvre homme et lui dire que le richard défunt ne se prénommait pas "Correy" mais Denis-Benjamin et qu'il avait laissé ses biens à son neveu, C.-S. Cherrier, avocat célèbre, qui avait fait utile usage de la fortune. Le fumiste qui avait imaginé de faire du mot *carré* un prénom a dû s'amuser de la naïveté ou de l'ignorance de ses victimes. Le méchant.

E.-Z. MASSICOTTE

ORIGINE DES GÉLINAS

Les Gélinas, Gélinas-Bellemare, Gélinas-Lacourse descendent tous d'Étienne Gélinas, par son fils Jean, tous deux établis au Cap-de-la-Madeleine dès 1661.

Orthographe du nom. — L'orthographe des noms propres n'était pas plus fixée que celle des noms communs, au XVII^e siècle. Le recensement de 1666, écrit Gelineau (*R. A. P. Q.*, 1936, p. 142), celui de 1667: Gelyna (*Sulte, Hist.*, IV, 70), celui de 1681: Gelinas (*Ib.* V, 63).

Les notaires ne sont pas plus d'accord. Laurant (24 août 1662) orthographie: Gelinat, Latouche (20 décembre 1664, 17 octobre 1667): Gelinart, Ameau (2 mai 1666): Gelineau.

Étienne signait: Gellinat (*Herlin, not.*, 17 mars 1661), Gellineau (*Latouche*, 17 octobre 1667) ou Geslinaud (*B.R.H.*, XV, 88). Jean était illettré.

L'orthographe véritable semble être Gellineau ou Geli-

neau, que l'on trouve en Aunis et en Saintonge, dans la première moitié du XVII^e siècle.

Lieu d'origine. — Desaulniers, dans *Les vieilles familles d'Yamachiche*, Montréal, 1899, II, p. 65, fait venir Étienne Gélinas et son fils Jean de Saintes (Charente-Inf.). Le contrat de mariage de Jean (Latouche, 17 oct. 1667) le dit "de la paroisse de St-Eutrope, province de Saintonge". Saugrain, dans son *Dictionnaire universel de la France*. . . (Paris, 1726), mentionne: "S. Eutrope, Bourg dans la Saintonge, Diocèse de Saintes, Parlement de Bordeaux, Intendance de la Rochelle, Election de Saintes à 1,080 habitans" (III, col. 307). Cette paroisse ne semble pas différente de S.-Eutrope de Saintes, dont l'église était située à l'extrémité d'un des faubourgs de cette ville (l. cit. col. 12).

Un acte de Savin, notaire à la Rochelle, du 11 mai 1658, affirme qu'Étienne Gelineau, natif de St-Vivien de Pons (1) (Charente-Inf. arr. Saintes) habite avec son fils, Jean, Tasdon-lez-la-Rochelle.

Notons en outre que nos Gelineau étaient apparentés à Anne Vidault qui passe un contrat de mariage avec Jacques Loiseau (Ameau, 3 novembre 1663). Celle-ci était née à S.-Sourlin (S.-Saturnin) de Marennes (Char.-Inf., chef-lieu d'arr.) de Jacques Vidault et de Marie Chaublette. Nous avons trouvé dans les registres protestants de Marennes les familles de Jean Gelineau époux d'Anne Guérin (1634), de Pierre Gelineau époux de Marie Pastureau (1636), etc.

Notes sur Étienne et Jean Gélinas. — Le 11 mai 1658, à la Rochelle (Savin, not.), le S^r Peré, mandataire de Pierre Boucher, éc., S^r de Grosbois, engage Étienne Gelineau, sargier et charpentier de grosses oeuvres, ainsi que Jean, son fils, pour aller servir durant trois ans au Canada. Les gages, pour les deux, sont fixés à 108 livres, aller et retour, aux frais de l'armateur.

Les deux engagés firent-ils leurs 36 mois au service de Pierre Boucher? Peut-être. En tout cas, on retrouve au Cap-de-la-Madeleine Étienne Gelinat (Herlin, not., 17 mars 1661) et Jean Gelinat, son fils (Laurant, not., 24 août 1662).

C'est au cours de cette dernière année qu'Étienne Gelinat

(1) Les registres de cette paroisse ne débutent qu'en 1668.

décide de se fixer au Cap. Le 13 septembre, il obtient du P. Allouez, S.J. une concession de terre d'un arpent et 7 perches de front, voisinant les propriétés d'Etienne de Lafond et de René Houray (*Bull. Rech. Hist.*, 1927, p. 465).

Le 20 décembre 1664, nouvelle concession par le P. Fremin, S.J. à Etienne Gelinat. Elle était de 2 arpents sur 40 et tenait au sud-ouest à la terre d'Etienne de la Fond et au nord-est à celle de Nicolas Gastineau (Latouche, not.).

L'*Histoire de Champlain* mentionne (I, p. 126) une dernière concession, du 13 février 1668, faite en faveur d'Etienne Gelineau. Elle comprenait trois arpents de front sur le fleuve par quarante de profondeur et était délimitée de chaque côté par les terres de Pierre Gaillou et de Jean Gelineau.

L'habitation de Jean Gelineau mentionnée dans l'acte précédent lui venait probablement de son père. En effet, par acte passé le 2 mai 1666 (Ameau, not.), Etienne Gelineau faisait don à son fils, Jean, de la moitié de son habitation du Cap. Nous ignorons à qui passa l'autre moitié.

Quant à la concession de 1668, l'*Histoire de Champlain* nous apprend (I, p. 126) qu'elle fut acquise par Brunet (1), le 24 août 1669.

Etienne Gelineau, ayant aliéné ses propriétés du Cap, tenta de se créer un nouveau foyer à la Pointe-aux-Trembles de Québec. Veuf de Huguette Robert, il passe par-devant Gilles Rageot, le 20 septembre 1682, un contrat de mariage avec Marie Beauregard, veuve de Sébastien Langelier. Des deux garçons issus de ce mariage aucun ne contracta alliance, en sorte que tous les Gélinas descendent d'Etienne par Jean, qui suit.

Jean Gelineau, fils d'Etienne et de Huguette Robert, avait une douzaine d'années lorsqu'il accompagna son père dans la Nouvelle-France. Il passa son contrat de mariage par-devant Latouche, notaire à Champlain, le 17 octobre 1667, avec honnête fille Françoise Charmesnil, fille de Robert et de Marie Denise, de S.-Maclou de Rouen. Elle avait été baptisée dans cette dernière paroisse, le 25 mai 1651.

On leur connaît quatre garçons et trois filles :

(2) Sans doute Mathieu Brunet dit Lestang, habitant des Prairies Marsolet.

1° Etienne, l'ainé, né vers 1670, au Cap ainsi que les quatre suivants. Il épousa en 1700 Marguerite Benoit et perpétua le nom de Gélinas.

2° Jean-Baptiste, né vers 1671 et marié en 1701 à Jeanne Boissonneau. Ses descendants ont adopté le surnom de " Bellemare ".

3° Benjamin, né vers 1672 et vivant en 1681. Destinée inconnue.

4° Pierre, né vers 1674 et marié au Cap, le 2 juin 1704 (contrat de Pottier, le 27 avril 1709), à Madeleine Bourbeau, fille de Pierre et de Marie-Anne Bénard. Ancêtre des Gélinas dit Lacourse.

5° Françoise, née vers 1676 et vivante en 1681. Destinée inconnue.

6° Anne, baptisée en 1678, aux Trois-Rivières comme la suivante, mariée en 1702 (contrat Pottier, le 26 novembre 1701) à Pierre Rocheleau dit Monruisseau.

7° Marguerite, baptisée en 1683 et mariée en 1707 (contrat Pottier, le 31 août 1707) à Pierre Duruau dit Poitevin.

Jean Gelineau, père, semble avoir quitté le Cap vers 1678. Le 27 avril 1709 (Pottier, not.) il habitait Bécancourt.

Quant à ses fils, ils allèrent tous, à partir de 1705, s'établir à Yamachiche (Cf. Desaulniers, l. cit. II, p. 61 et passim).

BERNEVAL

QUESTIONS

La Journée de huit heures a-t-elle été légalisée par un statut? Quand?

Quelle est l'origine de la grève sur le tas?

OUVR.

X X X

Vers la fin du 18^e siècle, dans les registres de Vaudreuil, apparaissent les familles de Vincent Labre et de son fils Jean-Baptiste Labre. Je ne vois pas ce nom dans le dictionnaire de M^{sr} Tanguay. S'agit-il d'un colon venu au pays sous le régime anglais?

ZEDDEM

LETTRE DE SALABERRY À SON PÈRE

Castle Hill, Aug^t 2nd, 1808

My dear Father,

Here am I once more in England! just returned from Ireland, where I had been Brigade Major about 7 weeks. I have given up that situation in order to follow B^r. Gen^l de Rotenburg to North America in the same capacity. I had not be -- settled whether Canada or Nova Scotia would be his destination; and at present it appears very probable he may be sent to Spain or Portugal, to either of which places I certainly will follow him. I am indebted to the Duke of Kent for this situation, who really has been indefatigable in endeavouring to procure me something; which I think this time the Duke of York cannot well prevent my accepting. The moment every thing is finally settled you shall hear from me. I hope you won't forget to thank our noble protector for this new instance of his goodness. I found Edward here, so much grown and his countenance so much altered indeed changed that I positively did not know him. He will probably be as tall as Maurice, but stouter. The sound of his voice is also changed being quite manly.

Before leaving Ireland, I spent twelve days with my aunt Fortescu who was remarkably affected on seeing me, and most truly sorry at parting. Poor thing! I was the only one of her family she had seen for forty years. It is impossible to describe the attention I received from every part of the family. I am quite in love with Miss Fortescu, and really had an idea of bringing her over to Canada. I hope absence will efface the ideas I had formed. What numberless inquiries did my aunt make about her sister &c. I wish some of you would write to them.

I have not had time yet to converse with the Duke respecting (toute une page déchirée)..... in Ireland a month, and flatter myself I proved that I was good for something. I shall write again very shortly.

DE SALABERRY

MAURICE DE LA BONNINIÈRE DE BEAUMONT

Nous lisons dans le *Courrier du Canada* du 25 octobre 1875 :

“ Hier soir, vers 9 heures, M. Maurice de la Bonninière est mort subitement sur l'Esplanade, pendant qu'il se promenait en compagnie de M. Alphonse Pelletier. Ce dernier courut aussitôt avertir M. le coroner Belleau qui se rendit à l'endroit, accompagné de plusieurs hommes de police. On fit transporter le corps à la station n° 1, par ordre du coroner, et ce matin, à la morgue où aura lieu l'enquête cette après-midi.

“ La mort spontanée de ce noble étranger va produire une vive sensation. Il paraît qu'il n'était arrivé à Québec que depuis peu et qu'il attendait son bagage.

“ On a trouvé sur sa personne, entr'autres papiers, un certificat de naissance, signé par le marquis de la Bonninière de Beaumont, une commission comme major du deuxième régiment des Chasseurs-à-cheval, dans l'armée française, un certificat de mariage daté du 16 octobre 1867, avec les signatures de Rogier de Beaumont, Lizzie, J. Patten et E. McGlavin Poster, de St. Stephens, N.Y.

“ On a aussi trouvé un passe-port daté du 14 septembre 1871, duquel l'empereur Napoléon III a été rayé et les mots “ au peuple français ” substitués. Ce papier indique qu'il résidait au numéro 9, rue Helder, Paris.

“ Le défunt était comte de Beaumont, cousin du maréchal MacMahon, et voyageait, paraît-il, dans les intérêts financiers d'un grand personnage. M. le Consul français réclamera sans doute ses restes.”

L'acte de sépulture de M. de la Bonninière de Beaumont au registre de Notre-Dame de Québec est ainsi conçu :

“ Le vingt-six octobre mil huit cent soixante-quinze, nous Prêtre, soussigné, avons inhumé dans le cimetière de Beaumont, le corps de Maurice De La Bonninière de Beaumont, étranger d'origine française, de passage à Québec, décédé accidentellement en cette paroisse, le vingt-quatre du courant, comme il appert par le certificat du Coronaire en date du vingt

cinq du courant. Présents à l'inhumation: Charles Decilles, Chancelier du Consulat de France et Michel Pourtier, écuyer médecin de cette ville, lesquels ont signé avec nous et quelques amis. Lecture faite.

M. Pourtier,
Ch. Decille,
L. Garnier,
G.-H. De Blois,
A. Godbout, Ptre."

LES "BRUTALITÉS" DE M. DE MÉZY

" Brutalité " est un bien gros mot quand on parle d'un représentant du roi, mais il n'y a pas d'autres termes à employer pour qualifier certaines colères du gouverneur de Mézy. On connaît la *dissolution* du Conseil Souverain, en septembre 1664, par M. de Mézy. Le procès-verbal de cette séance orageuse du 19 septembre 1664 rédigé sous l'oeil même du gouverneur de Mézy ne nous dit qu'une partie de la vérité. L'abbé de Charny assistait à cette réunion et c'est lui qui renseigne M^{sr} de Laval sur ses péripéties. M^{sr} de Laval écrivait le même soir: " Choix fait par M. de Mézy du sieur Lemire comme syndic. Protestation des conseillers. Dissolution du Conseil. M. de Charny lui ayant demandé acte de son refus d'entrer dans les registres la délibération du Conseil, M. de Mézy entra en fureur et dit à tout le Conseil: Je vous casse, sortez; je ne vous interdis pas seulement, mais je vous casse, sortez d'ici! Les menaçant avec paroles injurieuses, le bâton à la main, et se tournant vers le greffier et le sieur Bourdon, procureur général, leur dit: " Je vous casse aussi!" M. Bourdon lui répartit: " Pour moi, monsieur, je ne dois pas me tenir pour cassé, l'arrêt d'établissement du Conseil ne porte pas que je puisse être changé, je vous demande, s'il vout plaît, qu'il en soit fait lecture." Sur quoi, M. de Mézy se leva de sa chaise, prit M. Bourdon à la gorge et le tira par force hors de sa place, le maltraita à coups de bâton sur la tête; tira son épée, lui en donna plusieurs coups, sur quoi les sieurs Damours et d'Auteuil se mirent au-devant et donnèrent moyen au dit Bourdon de se retirer. Il sortit. M. de Mézy le poursuivit dehors, le

chargea encore de plusieurs coups de bâton et de plat d'épée, et le blessa sur la main, disant : "Je vous tuerai!" Mon dit sieur Bourdon se retira sans lui dire mot et fila chez un chirurgien se faire panser." Tout ceci n'est guère croyable, mais encore une fois, c'est M^{re} de Laval qui parle et il est digne de foi. (P.-G. Roy, *Rapport de l'Archiviste*, 1939-1940, p. 225.)

LA FOI DES OUVRIERS D'USINES

C'était au temps où les célèbres usines Carrier, Lainé et Cie, de Lévis, employaient des centaines d'ouvriers. Un jour, une triste rumeur se répandit à travers les bâtiments de l'usine. Les médecins venaient de *condamner* le principal patron, Charles-William Carrier. Une cruelle affection de gorge allait emporter en quelques mois, en quelques semaines peut-être, ce vigoureux et actif athlète de 48 ans que la maladie n'avait jamais touché! Il y eut comme un cri de révolte chez ces braves gens. Dieu ne pouvait leur enlever le fondateur de l'usine, celui qui leur donnait le pain de chaque jour, que tous considéraient comme un père. Le premier moment de stupeur passé, les ouvriers décidèrent de s'adresser à Sainte-Anne de Beaupré puisque les médecins renonçaient à sauver celui qu'ils aimaient. Et, le 2 juillet 1887, deux bateaux fortement chargés, le *Brothers* et le *Bienvenu*, conduisaient à Sainte-Anne de Beaupré les ouvriers des usines Carrier, Lainé et Cie. Le pèlerinage n'était pas pour eux ni pour leur famille. Ces ouvriers n'avaient qu'une demande à faire à la Bonne sainte Anne. Ils voulaient conserver leur patron! Ces braves gens étaient sincères. Ils avaient été bien traités par leur patron, ils l'aimaient et le respectaient et ils se rendaient compte qu'il était pour eux plus qu'un patron. A vrai dire, des pères ne font pas plus pour leurs enfants que M. Carrier ne faisait pour ses ouvriers. L'acte de foi des ouvriers des usines Carrier, Lainé et Cie fut inutile. Il faut croire que Dieu avait d'autres vues sur leur patron. En tout cas ce pèlerinage témoigne bien de la foi ardente de cette population ouvrière de Lévis.

UN TÉMOIGNAGE CONSOLANT

Lors de la publication de son *Histoire du Canada*, notre historien national, François-Xavier Garneau, reçut de toutes les parties du Canada et des États-Unis et même de la vieille Europe des lettres qui durent lui donner un peu de satisfaction après le dur et constant labeur auquel il s'était livré depuis dix ans. Un des témoignages qui lui fut le plus sensible fut une lettre qu'il reçut du fond de la Suisse. C'était un Français établi là depuis dix-huit ans qui, après avoir lu son *Histoire du Canada*, voulait le féliciter de ce beau travail et lui faire certaines observations. Garneau, on le sait, à la vue des orages qu'il voyait se préparer à l'horizon, désespérait un peu de l'avenir du peuple canadien-français. Ses craintes transpirent surtout dans sa première édition. Plus tard, il reprit confiance et fit disparaître ces ombres. Ce Français établi en Suisse avait justement remarqué ces craintes presque voilées de notre historien national et c'est sur ce point qu'il voulait l'encourager. Du fait que la grande majorité de la population américaine est de race anglo-saxonne, disait ce correspondant, il n'en faut pas conclure qu'elle absorbera la nationalité et la langue anglaise. En Europe, la langue française est toujours la langue dominante, la langue de prédilection des savants et la langue diplomatique, enfin ! Ceci date de soixante-dix ans au moins et est plus vrai que jamais. Il suffit de voyager un peu en Europe pour constater qu'on se fait encore gloire de parler français, dans presque tous les états du continent. Puis, le correspondant de M. Garneau lui fournissait des détails sur l'état du français en Suisse. Il terminait en écrivant : " La langue, c'est la nationalité ! Que les Canadiens-français conservent donc religieusement la première, et la dernière ne périra pas. Je crois vous en avoir donné la preuve par les divers faits qui précèdent. Encouragez, propagez l'instruction primaire dans les campagnes surtout. Après cela, que la corruption produise quelques défections dans la classe élevée, c'est-à-dire chez ceux de vos compatriotes qui, par leur éducation et leur position sociale, devraient être à l'abri de toute corruption, ceux-là, croyez-le bien, n'entraîneront pas les masses. "

LE DIABLE, CONSTRUCTEUR D'ÉGLISE

La légende veut qu'au Canada le diable ait aidé à la construction de plusieurs églises. On cite de ces églises un peu partout dans la région de Québec. C'est sous la forme d'un fringant cheval noir qui transportait des voyages de pierre énormes que Monsieur Belzébuth se montrait. Il ne fallait pas débrider le bel animal; autrement, il disparaissait aussitôt. Cette légende du diable constructeur d'églises fut apportée ici par nos ancêtres normands et bretons, car elle existe encore là-bas. Savez-vous que le très beau et très ancien clocher de la cathédrale de Tréguier, en Bretagne, fut construit par le diable? L'évêque de Tréguier se désolait de ne pouvoir mettre un clocher sur sa cathédrale faute de ressources nécessaires. Un monsieur tout de noir vêtu se présenta chez l'évêque et, après s'être fait connaître, lui dit: — Je vais construire votre clocher — et un clocher de toute beauté — à condition que vous me cédiez les âmes de vos diocésains qui décéderont entre grand'messe et vêpres, le premier dimanche qui suivra son achèvement. L'évêque réfléchit pendant quelques minutes puis accepta l'offre de messire Satan. Il avait son plan. Le dimanche qui suivit la fin des travaux, l'évêque chanta lui-même la grand'messe. Après avoir chanté *Ite missa est*, le prélat, sans prendre la peine de souffler, entonna le premier psaume des vêpres *Dixit Dominus Domino meo*. Satan, qui était dans un banc de l'église, s'attendant à une belle récolte d'âmes, comprit que l'évêque était plus fin que lui et partit sans tambour ni trompette.

LES PREMIERS CANADIENS FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

Dans ses cent et quelques années d'existence au Canada l'Institut des Frères des Écoles Chrétiennes a recruté quelques milliers de religieux canadiens-français. Les premiers noms qui apparaissent sur la liste de ces dévoués éducateurs sont ceux du Frère Jean-Baptiste, né Toussaint Dufresne, de Montréal, qui prit l'habit dès le 1^{er} novembre 1841. Il décéda, plein de mérites, à Owawalk, aux États-Unis, le 9 mai 1900.

Le Frère Jean-Baptiste avait vu l'épanouissement de l'Institut dont il avait été le premier membre canadien-français. Puis, vinrent le Frère Louis, né Vincent Gravel, de Sainte-Thérèse; le Frère Barnaby, né Peter Sheehan, originaire d'Irlande; Frère Francis, né John McMillan, de Burlington; Alexandre de Jésus, né Pierre Delorme, de Montréal; Frère Oswald, né John Maher, originaire d'Irlande; Frère Dominique, né Toussaint Moreau, de L'Assomption; Frère Patrick, né John Murphy, originaire d'Irlande; Frère Austin, né Victor Hamel, de Sainte-Foy; Frère Barnabé, né Jacques Filteau, de Saint-Henri de Lauzon; Frère Ambroise, né James Burke, originaire d'Irlande; Frère Dorothee, né Augustin Painchaud, de l'île aux Grues; Frère Fabien, né Narcisse Labrecque, de Saint-Jean de l'île d'Orléans, etc, etc.

LES MARTYRS DE L'ARTIQUE

Dans la chambre de M^{re} Breynat, à Fort Smith, raconte Jean Alloucherie, sont suspendues deux photographies, celles des Pères Oblats Le Roux et Rivière. Ces deux missionnaires furent les premiers martyrs de l'Artique. Dans l'hiver de 1912, les Pères Le Roux et Rivière décidaient de pénétrer dans les territoires de la baie Amundson et d'évangéliser les tribus errantes. Mal reçus par ces féroces indiens, les Pères se firent voler leurs pauvres bagages par les Esquimaux. Deux d'entre eux, Simisiak et Aulousak, font mine d'avoir pitié des missionnaires. Ils s'offrent de les accompagner. Quelques jours plus tard, Aulousak, marchant derrière le Père Le Roux, lui plante son couteau à neige dans le dos. A son tour, Simisiak saisit sa carabine et tue le Père Rivière. Puis, les deux barbares, sacrifiant à la coutume de leur tribu, dévorent le foie des deux victimes. Ce n'est que l'été suivant qu'un trappeur métis informa la Police Montée qu'il avait rencontré les deux assassins affublés de soutanes. On soupçonna aussitôt le crime. Il fallut quatre années de recherches et de démarches de toutes sortes pour arrêter les coupables. Trois autres années furent nécessaires pour les amener à Edmonton, où ils subirent leur procès. C'est sept ans après leur crime qu'ils furent condamnés à mort. Ils ne furent pas pendus,

toutefois. M^{sr} Breynat, chef et ami des deux oblats martyrs, fit démarche sur démarche pour obtenir la grâce des assassins, et il l'obtint. Voilà comment on se venge dans la religion catholique! (Jean Alloucherie, *Grand-Nord*).

RÉPONSE

Les sanctuaires d'oiseaux (XLVII, p. 224) — Quel nom bien trouvé! On ne pénètre dans le sanctuaire qu'avec le plus grand respect, sans bruit, sans éclat. Le sanctuaire d'oiseaux c'est un lieu où l'homme ne va que par besoin absolu. Les oiseaux y sont là chez eux, en paix. On n'y entend que le bruit de leurs chants harmonieux. Les Rochers aux Oiseaux, le Rocher Percé et une lisière longeant une partie de la rive de l'île Bonaventure, y compris la falaise où les oiseaux pullulent, furent érigés simultanément en sanctuaires d'oiseaux avant la création de tout autre sanctuaire d'oiseaux dans la province de Québec. Ces zones avaient été réservées d'abord comme sanctuaires en vertu d'une loi de la législature de Québec du 17 mars 1919. Les mêmes régions furent de nouveau établies comme sanctuaire, aux termes de la loi de la convention relative aux oiseaux migrateurs, en vertu d'un décret du gouvernement fédéral du 29 mars 1919. A l'heure actuelle, le Canada compte plus de soixante sanctuaires d'oiseaux dont près de quarante dans la seule province de Québec. Voici un domaine où nous avons précédé les autres provinces. Continuons à prouver aux races qui nous entourent que nous pouvons les précéder dans les autres domaines, quand nous le voudrons.

P.-G. R.

ÉLOGE DU PÈRE MARQUETTE PAR LE
PÈRE CHOLÈNEC

Les Pères Marquette et de Fontenay, de Nantes, avaient été de grands amis. C'est le Père Pierre Cholenec qui se chargea d'apprendre la mort du Père Marquette à son ami de Nantes. Il lui écrivait de la résidence de Saint-François-Xavier, le 10 octobre 1675 : “ Quoique j'aie mille sortes de remerciements à vous faire et mille sortes de choses à vous dire, je laisse cependant à quartier pour ce coup tous les compliments et toutes les autres nouvelles qui viendront par après, tant je suis dans l'impatience de vous faire part de la meilleure et de la plus heureuse de toutes les nouvelles que vous pourriez souhaiter de moi. Courage, mon cher collègue, réjouissez-vous, nous avons un nouvel apôtre, un nouveau saint François-Xavier dans le paradis, qui y prie Dieu pour nous, assurément d'une manière toute particulière. C'est notre bon ami, le R. P. Marquette, *qui relictis hisce festio transiit ad celebritatem Angelorum*. Mais vous vous étonnerez peut-être d'où vient que je ne vous parle que de réjouissances à la mort d'un si cher ami. C'est mon cher Père, parce que sa mort a été toute sainte et précieuse devant Dieu. Oui, ce grand homme, ce grand missionnaire, est mort en apôtre, et en véritable saint François-Xavier, puisqu'il a eu l'honneur de mourir comme lui dans une méchante cabane sur le bord de l'eau, abandonnée de tout le monde. *Id quod semper adeo petierat.*” Le Père Cholenec raconte ensuite les derniers jours et la mort du grand missionnaire. Les détails qu'il donne au Père de Fontenay nous les connaissons par ailleurs mais tout le long de son récit règne une joie, une consolation, qui nous font voir que le Père Cholenec était bien convaincu que le Père Marquette était déjà entré au séjour des bienheureux. “ Voilà, dit-il en terminant sa lettre, comment est mort votre bon ami le R. P. Marquette à la fleur de son âge. *Consummatus in Christo.*” (R. P. Rochemonteix, *Les Jésuites et la Nouvelle-France*, vol. III, p. 606.)

LA CARTE POSTALE AU CANADA

C'est en Autriche que la carte postale a pris naissance en 1869. C'est un professeur de l'Académie Militaire de Wiener, à Neustadt, M. Herrmann, que revient l'honneur d'avoir conçu cette idée si ingénieuse et si pratique de permettre au public d'utiliser le service postal à prix réduit. Herrmann exposa son projet dans une lettre qui fut publiée dans les journaux de Vienne le 29 janvier 1869. L'idée fut trouvée si heureuse que le gouvernement autrichien, plutôt lent à agir, adopta la carte postale dès la même année. L'Angleterre adopta la carte postale en 1870. Le Canada suivit l'exemple de l'Angleterre dès l'année suivante. La première émission de cartes-poste canadiennes eut lieu en juin 1871. La France adopta la carte postale en 1872, l'Allemagne et les États-Unis en 1873, et, en 1880, l'Union postale Centrale consacrait définitivement ce mode pratique de correspondance. La carte postale porta d'abord le nom de carte correspondance. C'est en 1878, après la convention postale de Paris, qu'elle prit le nom sous lequel elle est aujourd'hui connue dans le monde entier.

UN VAISSEAU DE GUERRE NORVÉGIEN AU CANADA

Dès la fin du blocus continental ordonné par Napoléon I^{er}, des navires de commerce norvégien se mirent à fréquenter le port de Québec. Il en fut ainsi jusqu'à la disparition des navires à voiles. Chaque année, Québec voyait arriver plusieurs douzaines de navires norvégiens qui emportaient ici des cargaisons de marchandises européennes et retournaient là-bas avec des chargements de bois carrés. Mais le premier navire de guerre norvégien à visiter le port de Québec fut probablement la corvette *Ornan*. Elle jeta l'ancre devant Québec le 3 juillet 1866. L'*Ornan* portait dix-huit canons et avait un équipage de cent vingt-huit hommes. L'*Ornan* était commandée par le baron Gedol Jaloberg.
